

L'Amateurisme moderne et le Code Olympique

PAR J. KENNETH DOHERTY,
Université de Pennsylvanie

La toute première règle pour assurer le succès d'une action désirée est qu'elle évite l'enthousiasme, qu'elle soit parée, aux yeux de ceux à qui elle s'adresse, d'une auréole d'aventure, et présentée comme un défi qui exigera autant d'eux que, probablement, elle leur donnera. Par contre, définir nos buts ou rédiger nos codes de manière à restreindre l'intérêt et l'effort qu'ils représentent, ne peut aboutir qu'à leur destruction ou, ce qui est plus vraisemblable (car jamais, l'impulsion de l'homme à l'action ne pourra être enchaînée), au refus complet de les reconnaître et de les respecter.

Malheureusement, cette dernière alternative est presque celle où se trouvent aujourd'hui les codes de l'amateurisme sportif, et leur situation rappelle celle de la prohibition de l'alcool, dans les années 1920 et suivantes, aux États-Unis. Reconnaissons, cependant, que les règles de l'amateurisme sportif semblent avoir été moins souvent violées récemment; les manchettes des journaux, en tout cas, n'en ont guère fait état. Mais ce manque d'attention et d'intérêt est justement un des symptômes caractéristiques d'une période de crise dans les affaires d'une société.

Quoi qu'il en soit, même le plus farouche défenseur de l'amateurisme ne pourrait prétendre qu'il existe une entente largement reconnue quant à ses principes de base, ni qu'un sentiment de fierté ou d'enthousiasme anime ses partisans. Pour la plupart des gens, l'amateurisme est avant tout négatif: dans un monde où le gain matériel est la plus commune consécration du succès, il refuse ce même gain matériel à l'exploit sportif.

Le Comité International Olympique, l'Amateur Athletic Union et les autres officiels des sports amateurs, ont tendance à rendre notre culture, ou, plus encore, l'avidité individuelle, responsables de cet état de choses. Mais il se peut aussi que le code auquel les amateurs sont censés se conformer ait perdu sa signification, ou, pis encore, que ses termes aient été insuffisamment pesés et n'aient pas eu la portée qu'on en attendait.

* * *

Comme pour toutes les autres sociétés, les définitions et règles du code de l'amateur doivent, de temps à autre, être révisées, non pour les adapter aux besoins passagers d'une époque, d'une nation ou d'une culture particulières, ni, comme le diraient certains milieux étroits, pour les ramener sur terre, mais plutôt pour s'assurer qu'elles répondent aux besoins les plus durables et les plus généralisés de la communauté. Le Code

olympique n'est ni sacré, ni définitif, ni au-dessus de toute révision.

Pour parler franc, nous devons reconnaître que les termes du Code olympique de l'amateurisme (1) sont plus étroits et restrictifs que ne l'autorise une saine appréciation du comportement humain, (2) qu'ils disent autre chose que ce qu'ils veulent dire (3) qu'ils ne sont pas clairs quant à la valeur et au but réels de l'amateurisme.

Selon les Règles Olympiques, éd. 1958:
« Un amateur est celui qui s'adonne et s'est toujours adonné par goût et par diversion, ou pour son bien-être physique ou moral, à la pratique du sport, sans en tirer aucun profit matériel, directement ou indirectement. En outre, il doit observer les règles de la Fédération Internationale du sport qu'il pratique. »

Faisons d'abord remarquer que cette définition débute de façon trop limitée: « Un amateur est celui qui... » Le dessein de toute définition de ce genre est d'établir à travers le monde entier, peuplé et divers, un groupe spécial d'athlètes, différant, sur quelques points de tous les autres groupes. Évidemment, les motifs, les degrés de l'effort, les problèmes environnants d'un semblable groupe ne peuvent être partout pareils et varient considérablement. Non seulement il existe de sensibles différences entre les individus, mais aussi entre les diverses cultures, qui varient d'année en année et, plus particulièrement, depuis l'avènement des sports.

Un code rédigé avec sagesse doit être précis et clair dans l'énoncé de son but essentiel et dans la désignation du groupe qu'il désire exclure; cependant, il doit être suffisamment large et souple pour admettre dans son groupe favorisé toutes sortes de différences non essentielles. Mieux vaudrait donc faire débiter notre code par: « Dans les sports, les amateurs sont ceux qui... », ou par « L'amateurisme, dans les sports, est caractérisé par... »

Deuxièmement, l'étroitesse initiale du Code Olympique est rendue encore plus sensible par la suite de la définition: « ...qui s'adonne et s'est toujours adonné... » et, plus loin, « par goût et par diversion... ». Dans cette rédaction, le sens des mots est inadéquat, à moins qu'on ne trouve son plaisir dans un douloureux effort et une diversion dans latranspiration et mi travail épuisant. Alors, seulement, l'emploi de ces termes serait justifié. L'épreuve de course au 3/4 de la distance, de 1896, n'était pas davantage un plaisir et une récréation que la course de 10.440s. en 40 minutes d'aujourd'hui. Oui, elle

pouvait procurer une satisfaction rétrospective, un respect de soi et même une joie de l'avoir accomplie; oui, elle pouvait signifier une récréation par l'amélioration de soi-même; mais une plaisante récréation, non! Que vous vous référiez au dictionnaire anglais d'Oxford ou au dictionnaire américain Webster. Relisez dans ce dernier les synonymes de plaisir: délice, délectation, allégresse, joie, bonheur, et demandez-vous s'ils conviennent à ce qui est exigé de tout sportif qui a acquis le standing olympique, que ce soit à l'époque où vivaient les auteurs de la définition, ou, en 1956, à Melbourne. Réfléchissez aux mots: « ...et a toujours pratiqué.. pour son seul plaisir... » Seulement, il s'agit là d'un amateur.

* * *

Afin de mettre en lumière ce qu'il y a d'inadéquat dans le code actuel, arrêtons-nous un instant et considérons quelques-uns des problèmes qui, aujourd'hui, assaillent le sportif amateur. Si les codes des sports étaient rédigés avec sagesse et clairvoyance, ils devraient suggérer des solutions à ces problèmes. Non des solutions faciles, ou simples, ou complètes, car, quel que soit l'idéal, il n'est pas aisé de l'atteindre. Mais elles devraient au moins orienter, quant à la direction à prendre, émettre un avis sur la meilleure façon d'agir.

Tous les systèmes modernes d'entraînement sportif, destinés à préparer l'athlète à des exploits d'endurance, de force ou de vitesse, sont essentiellement basés sur l'intensité de l'effort fourni pendant une séance relativement brève d'exercice, intensité développée graduellement pendant l'année entière et au cours de nombreuses autres années, mais, la plupart du temps, accélérée par l'impatience de l'ambition personnelle et par les horaires des collèges rivaux.

Par exemple, l'entraînement à intervalles, ou l'entraînement progressif à répétition, tel que le pratiquent la plupart des coureurs et de nombreux nageurs d'aujourd'hui, est un système de surcharge progressive, par lequel tout exercice donné produit autant d'états de débit maximum d'oxygène que le temps et la capacité individuels le permettent. Des explosions répétées de course suraccélérée alternent avec de bref moments de petit trot reposant. La durée de celui-ci est, en général de 3 à 5 minutes: parfois, à peine de 20 secondes. Une surcharge répétée et graduellement augmentée est censée produire une réponse sans cesse accrue. Les seuls critères pour juger jusqu'où l'on peut aller sont l'appréciation du coureur et le jugement, sujet à l'erreur de l'entraîneur, qui, souvent, conduit en même temps l'entraînement de nombreux athlètes se préparant à des épreuves différentes. Il y a cinq ans, environ, Roger Bannister, M. D., a émerveillé le monde par un moins de 4 minutes le mille surhumain. L'un de ses meilleurs efforts d'exercice comprenait 10 quarts de mille,

avec une moyenne de temps de 58,8 secondes, en un temps total de 40 minutes... En 1954, cet exploit a été considéré comme remarquable. Mais Delaney, le champion olympique de 1956, réussit 16 de ces quarts, et, en 1958, Armas Valste, entraîneur en chef de Finlande, déclara que son plus remarquable coureur des 1500 mètres avait réalisé l'étonnante moyenne de 53,8 secondes, pour 10 quarts en 40 minutes.

En vérité, il serait difficile d'assimiler de pareils efforts à ce que l'on s'accorde à définir comme *plaisir ou récréation*. D'autre part, la grenouille ne devrait pas chercher à imiter le bœuf, et ferait mieux de s'abstenir de le juger. Ces hommes sont des génies physiques, progressivement entraînés à réaliser un travail en harmonie avec leurs dons. Pour citer Cerutti, le remarquable entraîneur-philosophe des plus grands coureurs d'Australie, disons que *la clé du succès se trouve dans le travail, un travail épuisant, abrutissant* (auquel se soumettent des athlètes reconnus officiellement comme des amateurs?) Mais Cerutti ajoute aussitôt que « même un travail de cet ordre peut paraître un amusement, un plaisir égayant et satisfaisant » quand il est inspiré par des mobiles élevés qu'il n'est troublé par aucunes distractions et que son cadre est inspirant et reconfortant, comme c'est le cas au Camp de Portsea.

Toutefois, cette façon d'approcher le plaisir est peu ordinaire et inconcevable pour la plupart des gens du commun, parmi lesquels se recrute la majorité des sportifs amateurs. Le terme, sans doute, peut s'épeler de la même façon, mais son sens a changé.

A ce propos, les sportifs qui s'entraînent aujourd'hui aux diverses compétitions emploient rarement les termes de récréation ou de jeu. La récréation, d'une façon générale, est une activité qui n'est motivée par rien, ou peu de chose, en dehors d'elle-même. On s'y livre pour la seule joie du jeu, et on l'interrompt dès que le malaise de la fatigue ou tout autre intérêt vous y incite. Par contre, l'exercice du sport est accepté comme un travail, comme une activité motivée par des raisons extérieures à elle-même. (Le Code Olympique lui-même l'admet en partie, quand il reconnaît le *bénéfice social* comme un mot valable.) *Exercer*, en américain, signifie *travailler*. On demande quelle est la somme et le genre de travail qui a été fait. Tout étudiant qui demanderait combien de temps il doit consacrer au jeu aujourd'hui, ou insinuerait que ce genre de récréation lui semble un peu trop énergique, ou voudrait savoir si l'équipe s'exerce *pour son seul plaisir*, serait la risée de l'équipe ou même en serait exclu.

* * *

L'exercice du sport amateur est un travail, non une récréation, à moins d'embrouiller délibérément les termes et les définitions. Mais cela ne veut pas dire non plus que c'est uniquement du travail. Le sens commun veut que ce travail contienne un solide élément de

plaisir, s'il doit conserver son motif élevé. La Suède a créé le terme *Fartlek* ou *Jeu de la vitesse*, pour décrire son système d'entraînement, et elle compte autant sur les sentiers feutrés d'aiguilles de pins entourant de beaux lacs que sur l'initiative personnelle de l'athlète pour créer toujours davantage ce que l'on pourrait appeler l'esprit du jeu. Lors de la double course URSS-USA, qui ébranla le monde et se déroula à Philadelphie, en juillet dernier, nous avons été stupéfaits quand les prétendus redoutables Russes ont demandé, durant leur exercice préalable, des ballons de football et se sont donnés tout entiers à la joie du jeu. Leurs rires, en ces moments cruciaux, faisaient plaisir à entendre. Evidemment, ils sont d'avis qu'une amusante récréation est indispensable dans tout système d'entraînement. Mais, si elle en est le sel, elle n'en est ni la chair, ni le pain.

La sagesse, dans les codes des sports amateurs, est de reconnaître que, même quand les exigences de la suprématie nationale n'entrent pas en considération (idéal difficile à concevoir aujourd'hui et pendant quelque temps encore) l'aspiration de l'homme à mieux faire et à en savoir davantage ne peut être bridée par la camisole de force. Elle ne doit être réfrénée ou ralentie que dans la mesure où elle représente une menace pour la sécurité, la santé ou certaines notions, telles que la loyauté ou le fair-play.

D'avantage de travail et un travail plus dur n'est d'ailleurs qu'un des aspects de la question. Relisons cet exposé relatif à l'exercice sportif:

Un homme, non une simple machine, lance le poids; cet homme possède des réserves intérieures de forces qui ne sont pas disponibles dans des conditions normales d'effort. Pour compliquer le problème, quand il se produit en lui des états émotionnels extrêmes, mais qu'ils ne sont pas contrôlés, ceux-ci tendent à disperser, à dé-coordonner et même à bloquer ces dites forces. Il s'agit donc de les éveiller, mais aussi, et c'est également important, d'en diriger les effets dans les groupes de muscles et dans les actes désirés.

Certains hommes semblent naturellement aptes à cela. Perry O'Brien, record mondial de «shot-putter», cherchait un programme où l'éveil et l'emploi de l'émotion seraient exercés de façon aussi délibérée et régulière que l'art proprement dit du «putting». A cet effet, il butina tout ce qu'il put aux sources les plus diverses—yoga indien, auto-hypnose, concentration, pendant l'exercice et au cours de la compétition, ainsi que la suggestion durant les heures de sommeil, l'exercice mental et toutes les autres façons possibles d'exciter la force émotionnelle.

Ce genre d'efforts peuvent-ils être admis à figurer sous le terme de récréation?

D'autre part, on mentionne de plus en plus l'hypnose comme agent de succès dans la pratique des sports. Deux élèves — dont l'un

de la classe junior — de Forbes Carlile, «l'un des entraîneurs les plus discutés d'Australie», ont récemment battus des records mondiaux, après avoir été hypnotisés.

Son premier succès hypnotique a été remporté en février 1955, quand Garry Winram a gagné le titre de free-style (style-libre) des 1650 yards australiens. Carlile a hypnotisé Winram avant la course, lui disant qu'il ne se sentirait pas fatigué et que, plus il avancerait, plus sa course s'accélérait. Winram a couru à la victoire en un temps plus rapide qu'aucun autre auparavant.

* * *

L'interprétation des Codes Olympiques de l'amateur sera rendue encore plus difficile à l'avenir, par le recours, de plus en plus répandu, à la science pour améliorer les performances sportives. Son emploi peut prendre des formes diverses. Par exemple, des entraîneurs sportifs et des hommes de science, que la question intéressait, se sont appliqués, il y a quelques années, à découvrir une mesure valable, exacte et simple, applicable aux conditions de la course à pied et aux effets de l'application des unités fixes de travail sur la fatigue et l'amélioration individuelles.

L'espace nous manque ici pour donner une documentation complète sur ce sujet. Mais, depuis 1935, Woldemar Gerschler, en collaboration avec des savants de l'Université de Fribourg-en-Brisgau (Allemagne), a fait des expériences dans ce sens. C'est à lui, en général, qu'on attribue la systématisation moderne de l'entraînement à intervalles. Gerschler a formé de nombreux coureurs de classe mondiale, en particulier, le grand tout-temps Rudolph Harbig. Pour chaque athlète il exige une analyse médicale complète et détaillée, pas seulement pour une question de santé et de sécurité, mais comme base pour déterminer son programme de travail. Les effets de l'entraînement, immédiats et à longue échéance, sont généralement enregistrés, par des méthodes similaires. Certains commentaires d'entraîneurs russes indiquent que de semblables problèmes sont aussi étudiés à l'Institut central de recherches sur la culture physique, à Moscou.

* * *

Un deuxième effet de la science sur les sports, effet destiné certainement à se développer considérablement à l'avenir, et qui a provoqué récemment une vague d'indignation, est l'emploi de produits pharmaceutiques, en vue d'améliorer les performances sportives. Pas plus tard qu'en mai dernier, le Dr Allan J. Ryan, président d'une commission d'étude sur les *Amphétamines et l'Athlétisme*, a rapporté, dans le *Journal A.M.A.*: (1) que les amphétamines peuvent artificiellement améliorer, au-delà de leurs capacités ordinaires, les performances de la plupart des athlètes; (2) que de nombreux exemples prouvent que leur usage a des effets nocifs et

tend à devenir une habitude; (3) qu'il existe aux Etats-Unis un trafic étendu et illégal d'amphétamines; (4) que leur emploi est une violation de la lettre, autant que de l'esprit, de tout code des sports amateurs; et, (5) que moins du 1% des 1800 entraîneurs nommés dans les universités et écoles supérieures des Etats-Unis ont pu affirmer qu'ils n'avaient jamais administré des amphétamines.

Le pour et le centre de ce problème (il compte au moins deux aspects valables) ne peuvent être discutés dans cet article. Mais, lui aussi, il indique la diversité et l'étendue des efforts dont il doit être tenu compte dans la rédaction de notre code des sports amateurs. Précisons que le but de ces efforts est de rapprocher de plus en plus de ses limites physiologiques la performance sportive. C'est à la médecine, plus spécifiquement à la médecine des sports, en train de se développer dans le monde entier, de déterminer si ces efforts dépassent les exigences de la sécurité et de la bonne santé. Mais, ce qu'il y a de certain, c'est que notre présent code de l'amateurisme, même si le sens de ses termes était étiré au-delà de toute mesure, ne pourrait jamais sanctionner des efforts aussi poussés.

* * *

Quelle devrait être alors notre définition de l'amateurisme? Pour répondre de façon probante et complète à cette question, il y faudrait un volume. Nous nous bornerons donc ici à quelques indications.

Il convient, avant tout, de faire remarquer que la préoccupation fondamentale des sportifs amateurs a toujours été d'assurer une compétition loyale et des occasions aussi égales que possible de préparation. Au début de l'Olympisme moderne, la noblesse anglaise, alors seule à pratiquer le sport, a ajouté au mot *fair* (franc, honnête) une notion de *bon ton*, celle du gentilhomme habitué à tenir en un certain mépris l'effort sérieux et la sueur. Se préparer délibérément à une épreuve était mal vu; tout exercice devait être maintenu au niveau de l'amusement; reconnaître qu'on avait travaillé dur pour s'entraîner prêtait au ridicule et était assimilé à l'effort du valet, payé pour courir professionnellement à la place de son maître. Le gain matériel ne représentait pas, en soi, un obstacle. Des récits sur le sport, durant cette période, rapportent que parier sur sa propre performance faisait normalement partie du jeu. Mais les paris de ce genre n'avaient rien de commun avec le fait de participer à un sport afin d'en tirer, de propos délibéré, un gain matériel ou des gages. Non seulement, cette manière de faire dénotait le plébéien, mais elle menait inévitablement à des méthodes et à des degrés de préparation déloyaux, puisqu'ils avaient pour résultat de permettre des performances dépassant les possibilités de l'amateur dilettante. De là, les deux conditions du code de l'amateur: (1) la participation doit être de *bon ton*, c'est-à-dire, *pour le seul plaisir*; (2) des *gages*, soit un gain matériel quelconque

direct ou indirect, ne pourraient jamais en résulter. Mais il convient de préciser que, même alors, l'intention fondamentale était d'assurer une compétition loyale. Cela signifiait, à l'époque, que la compétition se passait entre pairs, dans le double sens d'une préparation similaire, et d'une égalité de condition sociale. Peu à peu, cette dernière acception a été abandonnée. Ou plutôt, comme on va le voir, elle s'est presque complètement retournée. En effet, le temps est venu maintenant, où les milieux oisifs, disposant de loisirs illimités pour s'exercer, ne peuvent plus être acceptés parmi les amateurs. La préparation est actuellement limitée, non à cause de l'aversion de la noblesse pour la sueur et la discipline individuelle, mais pour la raison opposée, c'est-à-dire, à cause des exigences plus impérieuses de la profession et de la vie active.

Le véritable amateur, à notre point de vue, est, aujourd'hui, l'athlète qui a un travail principal, en dehors de son sport, travail qui réclame la majeure partie de son temps, de son énergie et de son intérêt. L'amateur ne dispose donc que d'une fraction de son temps, de son énergie et de son intérêt à consacrer à son sport. Il a une occupation à plein temps; il est un étudiant à plein temps; il sert dans l'armée et y remplit des devoirs réguliers à plein temps. Non seulement ne dispose-t-il ainsi que d'un peu moins de trois heures par jour pour s'exercer, mais son énergie nerveuse est généralement diminuée par les mille petits soucis et distractions inhérents à une vie normale.

* * *

Cette conception de l'amateurisme ne peut manquer de troubler un grand nombre d'amateurs accrédités qui, bien que se conformant à toutes les règles relatives aux récompenses matérielles, ont eu, grâce à leurs moyens personnels, à la bienveillance mal dirigée de l'industrie, des écoles ou de l'armée, la possibilité de se consacrer, entièrement et sans guère de soucis, à acquérir l'excellence dans leur sport. Mais cela ne dément pas la vérité de cette conception de l'amateurisme. Si attrayants que ces athlètes puissent être dans leur dévotion au sport et dans l'insouciance de leur comportement, si merveilleuses que soient leurs performances de records mondiaux, ils ne sont point nos véritables amateurs.

En résumé, nous concevons donc l'amateurisme dans le domaine des sports comme une sorte d'accord effectif, par lequel les sportifs s'engagent, sur l'honneur, à s'efforcer d'assurer des compétitions honnêtement organisées, selon un code accepté, et aussi, de maintenir autant que possible l'égalité des occasions de préparation.

Dans les sports, l'amateur est celui:

1) qui y participe, avant tout, parce qu'une activité vigoureuse et disputée est naturelle et amusante, et aussi à cause des avantages sociaux qu'il peut en retirer, et

2) qui y participe, dans une large mesure, par l'intérêt et l'effort: allant du seul plaisir à l'inexorable et dur travail, mais sans jamais dépasser les limites inhérentes à une vie bien ordonnée et complète: études, métier ou profession, service militaire, ou toute autre activité à plein temps, sans relation aucune avec le sport; et

3) qui y participe sans en tirer un profit quelconque, direct ou indirect.

Ce serait une grave erreur que de conclure que cette nouvelle définition de l'amateurisme est, en principe, négative, une façon de diminuer la valeur des sports en ajoutant d'autres restrictions à la limitation, déjà existante, de la récompense. Au contraire, le nouvel amateurisme est une idée positive une confirmation des sports, qui les libère, eux et ceux qui les pratiquent, de la mauvaise grâce et de l'incertitude du passé. La tâche de l'amateur, dès lors, est claire, il peut s'y élancer sans remords de conscience. Son travail professionnel, études ou métier, est achevé, ou du moins, a reçu sa juste part de temps. Et maintenant, si celui qui lui reste est limité, ou même insuffisant, il peut s'y concentrer entièrement sur son sport. Les nécessités essentielles de l'existence, comme de manger ou de dormir, ne sont plus, elles-mêmes, que de simples distractions qu'il doit tenir écartées de son esprit jusqu'à la fin de l'exercice.

Cette discipline aura-t-elle pour effet de nuire à l'ultime performance? Lawrence Morehouse a peut-être raison, quand il déclare, dans son étude, largement diffusé, sur la *Physiologie de l'Exercice*, qu'en général l'amélioration de l'endurance est déterminée par la longueur de la période de travail préparatoire; et nous avons aussi les récents exemples de Courtney, Delany, Bannister, Landy et de nombreux autres athlètes, prouvant que les performances à l'échelle mondiale peuvent, malgré tout, être réalisées par un entraînement d'une intensité progressive, poursuivi durant l'année entière, avec moins de deux heures, en moyenne, par jour.

Un nombre relativement important d'athlètes universitaires n'ont pas le feu sacré pour leur sport et même, parfois, s'excusent de n'entretenir aucune ambition à son égard: « Entraîneur, je tiens à vous prévenir que je suis venu ici avec la ferme intention de travailler... ma chimie... ou mon droit... et que les sports n'auront jamais pour moi une grande importance. Je n'ai aucune envie de devenir un *jock*. »

Diverses alternatives se présentent alors à l'entraîneur. Si ses hommes jouissent d'abondants subsides — chambre, nourriture, enseignement — il est à présumer que l'étudiant athlète ne tardera pas à être écarté de l'équipe, ou qu'il sera traité de façon si désinvolte, qu'il s'en retirera de lui-même. Ou bien, l'entraîneur commencera par admettre sa tiédeur, mais il fera en sorte qu'elle se mue en un véritable enthousiasme, au cours des mois suivants. D'autres entraîneurs, à

vrai dire en petit nombre, prendront à part ces jeunes gens et chercheront à les éclairer: « Quand vous déclarez que vos études sont votre principal intérêt, vous avez raison; mais cela ne veut pas dire qu'elles remplissent toute votre vie de collège. Consacrez-leur, si vous voulez, la plus grande partie de votre temps, de votre intérêt, de votre énergie; mais une fois qu'elles ont eu leur part, tournez-vous vers vos intérêts secondaires avec une concentration et un enthousiasme complets. Faites une chose à la fois, et donnez-vous à elle totalement, comme si elle était le tout. L'essentiel, c'est d'organiser son temps. » Peut-être, ces entraîneurs ne mentionneront-ils jamais l'amateurisme, mais ils en emploient le langage.

* * *

L'amateurisme n'est pas du tout une idée compliquée. Au contraire, il est basé sur la simplicité, sur le principe de faire une chose à la fois. Les choses les plus importantes doivent venir en premier; les autres, après. Le sport ne peut figurer que parmi ces dernières; il a une valeur de moindre importance dans l'ensemble de la vie; mais, pendant le temps qui lui est imparti, il est une chose d'une valeur inestimable, en laquelle l'homme peut et devrait se perdre totalement, sans y emporter des doutes déchirants sur des valeurs relatives.

Ainsi compris, l'amateurisme n'est rien d'autre qu'une bonne administration de la vie; une répartition des heures de chaque journée, selon des valeurs relatives; en d'autres termes, diverses portions de temps, réservées pour plusieurs occupations, afin que la vie reste pour vous large et intéressante, pleine de zèle et d'entrain pour chacune de ses occupations.

En relisant ces derniers paragraphes, je m'aperçois, presque avec un choc, et certainement avec plaisir, qu'ils décrivent les meilleurs champions sportifs que j'aie formés au cours de ces trente dernières années. Dès qu'ils avaient pénétré sur le terrain d'exercice, ils étaient tout à leur affaire. Ils ne disposaient que de peu de temps; indubitablement, de moins qu'il ne leur en fallait pour faire tout ce qu'ils souhaitaient. Séance tenante, ils se mettaient au travail, sans s'attarder à des considérations sur les réceptions du dernier week-end ou sur l'examen d'histoire de la veille. Un très petit nombre d'entre eux, seulement, passaient de longues heures sur le terrain. Les autres ne pouvaient s'accorder autant de temps. Ils confirmaient le vieil adage qui dit: « Si vous voulez qu'une chose soit bien faite, confiez-la à un homme occupé. »

* * *

On constate aussi que cette nouvelle tendance s'accorde avec l'usage naissant, aux Etats-Unis, d'avoir de meilleurs collèges et de meilleures conférences universitaires. Cependant, nous devons plaider coupables, au moins partiellement, devant l'accusation

des Européens, qui considèrent les bourses sportives des collèges américains comme une infraction au Code Olympique. Toutefois, les exigences grandissantes des programmes académiques américains nous ont imposé un temps infiniment trop limité pour la préparation aux sports. Cette transformation s'est opérée progressivement, au cours de plusieurs décennies, mais, comme l'a remarqué Clemson, l'entraîneur de football, à propos du nouvel empressement que l'on met à multiplier les cours de sciences dans les universités, « Quand ces Russes ont expédié leur Spoutnik, ils ont indubitablement joué un bien mauvais tour au football des collèges américains! » Quoi qu'il en soit, parmi nos centaines de collèges, il n'y en a plus qu'un petit nombre aujourd'hui qui fassent exception à la règle selon laquelle les athlètes-étudiants doivent poursuivre leurs études à plein temps et se préparer de façon régulière à leurs finaux. Sur ce point, au moins, les sportifs de nos collèges sont en avance sur les rédacteurs du Code Olympique. Si seulement on pouvait en dire autant des athlètes de nos services d'armée et de ceux d'autres pays!

Jusqu'ici, il n'a été question que de définitions et de codes. Le problème de leur rédaction et de leur application est encore une bien autre affaire. Les restrictions actuelles relatives aux récompenses matérielles ne changent que sous le rapport de l'importance, en passant au rang de *moyens*, après avoir figuré parmi les *buts principaux*. Par contre, ces derniers doivent être complétés par une limitation, à l'échelle mondiale, du temps consacré à l'exercice. Il sera donc nécessaire, pour chaque athlète, de faire établir et de classer un affidavit, signé par les officiels responsables du secteur où il travaille—industrie, services de l'armée, écoles supérieures, collèges, organisations professionnelles—attestant que, pendant l'année écoulée, il a accompli sa tâche à plein temps et n'a bénéficié d'aucunes vacances spéciales en vue de son entraînement.

Reste à savoir si pareille procédure est réalisable et si elle vaut la surcharge que toute cette paperasserie administrative ajoutera à une tâche déjà très lourde. Pour répondre à la première question, disons que ces affidavits ne seront pas plus difficiles à obtenir que ceux concernant la récompense matérielle. Mais, à part cela, ce projet a la grande qualité de représenter quelque chose de neuf, d'intéressant comme un défi. Cette discipline que l'on s'impose à soi-même, en mettant l'accent sur la qualité de l'exercice, plutôt que sur la corvée que représente une simple quantité de travail, ne contient-elle pas un certain esprit d'aventure? Il a été déjà prouvé, dans les collèges américains, que le respect mutuel, et même la fierté se développent parmi ceux qui, très occupés, chargés d'un travail important et ne disposant que d'un temps limité, sont obligés d'organiser ce dernier, y compris leurs forces, de façon à donner le meilleur d'eux-mêmes à chaque

secteur de leur vie. Indubitablement, c'est bien le sentiment qu'éprouvent les membres de l'*Ivy League*; et il y a nombre d'autres associations du même genre. Cette fierté est celle d'hommes mûrs, qui ont le sens du but et du devoir, à l'encontre de ceux du XIX^e siècle, qui considéraient la récréation et le plaisir comme des buts suffisants aux sports.

À part les collèges où des cours spéciaux d'études donnent aux athlètes un temps illimité pour l'exercice des sports, tous les autres ne feront que peu de difficultés pour l'adoption du nouvel amateurisme. Par contre, ce sera dans l'industrie et les services de l'armée que l'on trouvera peu d'intérêt à ce sujet, et encore moins d'action. Ce problème demande à être mûrement examiné.

* * *

Evidemment, un programme d'éducation de l'amateurisme devrait être institué à l'échelle mondiale, afin d'initier l'athlète à l'aventure et au défi que représente l'amateurisme, et non pas, comme c'est le cas aujourd'hui, pour simplement lui transmettre ses instructions relatives aux règles et défenses contenues dans nos codes de sports, si essentielles qu'elles soient. Peut-être, comme le prétendent certains historiens, la culture occidentale est-elle sur son déclin et l'attitude professionnelle—c'est-à-dire escompter une récompense de provenance extérieure pour tout effort fourni et des gains matériels qu'aucune barrière quelconque ne limite—est-elle si profondément ancrée dans nos esprits et nos mœurs qu'elle étouffe l'idéal de l'amateur. A mon avis, cette façon de penser est malsaine. Le présent défi de l'U.R.S.S. et, plus encore, dans les décennies à venir, celui des pays de l'Extrême-Orient, exigeront de nous une réponse qui dépassera de beaucoup ce que nous imaginons aujourd'hui. Mais nos forces d'adaptation sont loin d'être épuisées. Elles n'ont besoin que d'une re-création qui pourrait être assurée par une re-naissance des sports amateurs.

L'éducation de l'amateurisme n'a jamais été tentée sur une grande échelle. Comme il est dit au début de cet article, ce réveil de l'enthousiasme pour un programme positif et combatif devrait être son premier et principal intérêt, quelque chose qui accrocherait pourrait-on dire, l'imagination d'hommes surmenés et désabusés. Elle devrait donner l'impression d'aborder le problème avec une vision fraîche et nouvelle.

Deuxièmement, ce nouveau programme devrait remettre l'accent sur l'idée de l'honneur, non seulement entre les individus, mais aussi entre les institutions et associations sportives. Dans le serment Olympique, il faudrait insister sur la différence qui existe entre la gloire du sport, d'une part, et l'honneur d'un pays, de l'autre. Comme l'a fait remarquer Avery Brundage, dans une récente

communication: Chaque concurrent aux Jeux Olympiques est tenu de signer une feuille d'inscription témoignant qu'il est un amateur, selon les Règles Olympiques, et cette attestation doit être confirmée par sa Fédération Nationale et son Comité National Olympique. Si donc quelque athlète non-amateur a concouru aux Jeux Olympiques, c'est qu'il y a au moins trois personnes qui ont menti. » Malheureusement, nous devons tous admettre « qu'au moins trois personnes ont menti », non par défaut du sens de l'honneur, mais parce que se conformer au Code Olympique dans sa présente étroitesse est chose impossible. Il ne reste donc à ces personnes que deux alternatives: ou signer l'attestation, ou condamner les Jeux Olympiques à n'avoir point de concurrents.

Troisièmement, cette éducation doit ramener l'amateurisme du royaume de la fantaisie éthérée où il se trouve, pour le présenter comme un moyen pratique, un accord de travail, par lequel les programmes de sports nationaux et internationaux essayent d'assurer à la compétition une base juste et équitable. Cela devrait paraître aussi évident et terre à terre que de se mettre d'accord sur les dimensions d'un terrain de football ou d'un cercle de disque. Les conférences des collègues sont d'accord d'admettre *pas d'exercice de printemps* pour le football, et pas de date fixe pour le premier exercice de basketball. C'est une limitation de temps, destinée à donner à chacun une chance égale et juste. Ces méthodes sont celles de l'amateurisme et devraient être reconnues comme telles.

* * *

Un programme d'éducation de cette nature comporte bien d'autres aspects encore, mais il en a trois fondamentaux, qui sont les suivants: il doit apporter un défi, une renaissance de l'honneur et la solide garantie qu'il sera appliqué. En soi, l'amateurisme n'a aucune valeur. Après tout, c'est un simple mot, qui peut être créé, ou rejeté si sa définition n'est plus valable. Mais l'amateurisme, considéré comme une entente entre des hommes d'honneur, en vue d'assurer à des sports vigoureux une compétition loyale, est une des racines maîtresse de toute civilisation. Et il vaut la peine de se battre pour lui.

Avery Brundage, le président du Comité International Olympique, l'a reconnu, quand il a dit, récemment: « Je considère que toute institution éducative devrait donner, conjointement à son programme athlétique, un cours sur l'amateurisme. Enseigner les principes du fair play et de l'usage du sport... Songez aux bienfaisants effets que cela pourrait avoir dans le monde! »

STATUT DE L'AMATEUR

La définition même de l'amateurisme aurait dû être remaniée depuis fort longtemps déjà. La règle prétendant qu'un amateur pratique le sport *uniquement* pour son plaisir

et *purement* en tant que loisir, n'était pas réaliste à l'époque où elle fut instituée, et l'est encore moins de nos jours.

* * *

De plus, introduire notre définition par ces mots « Un amateur est ou fait... » oblige formellement cet amateur à se restreindre à une seule et étroite ligne de conduite. Toute autre ligne de conduite signifierait autre chose. La raison veut que tout code viable soit aussi vaste et flexible que la gamme de différences entre les individus qu'il entend réglementer.

* * *

En bref, et par conséquent, sont amateurs ceux qui pratiquent un sport avec un intérêt et un effort allant du « plaisir pur » à la « concentration farouche », mais cela toujours dans les normes requises par les activités primordiales d'une vie normale et organisée: emploi à plein temps ou programme scolaire régulier, devoirs sociaux ou professionnels, etc. D'autre part, pour rester dans ces normes, sont amateurs ceux qui ne retirent aucun avantage matériel, direct ou indirect, de leurs activités sportives.

* * *

Afin de renforcer une telle définition, les Règles devraient inclure des restrictions quant aux récompenses matérielles, mais surtout exiger une attestation signée par les dirigeants responsables soit de l'industrie, de l'armée, de l'école ou de l'organisation professionnelle, certifiant que l'athlète a assumé un travail à plein temps pendant l'année écoulée et n'a été gratifié d'aucunes vacances spéciales à des fins d'entraînement.

La question se pose dès lors de savoir si la mise en pratique d'un tel règlement est possible et si elle justifierait son surcroît de complications aux formalités actuelles. La réponse à la première question est qu'une telle mise en pratique est aussi aisée que l'est celle de la question des récompenses matérielles. Une règle identique a été observée avec succès depuis 25 ans et plus, lors de diverses conférences sportives universitaires, aux Etats-Unis. Seul un étudiant régulier préparant un diplôme dans le temps prévu à cet effet peut représenter son école. Un étudiant recalé devient inéligible pour six mois entiers de compétition. La mise en vigueur de cette règle est efficace parce que toujours respectée par des étudiants réguliers.

Dans l'industrie et l'armée, la mise en pratique d'une telle règle présenterait de plus amples difficultés, l'intérêt qu'on y porte étant moins d'ordre sportif et moral.

*

Accessoirement, il a été suggéré à plusieurs reprises que les concurrents aux Jeux Olympiques endossent les couleurs de leur club ou de leur école plutôt que celles de leur pays. Le mobile d'une telle suggestion est de tendre à diminuer l'actuelle et dangereuse rivalité

entre les nations participant aux Jeux. Mais un tel plan créerait naturellement des rivalités locales et l'on verrait alors se développer jusqu'à un certain degré une sorte de supervision de l'observance des règles. Concourir «pour l'honneur de son pays» veut trop souvent dire concourir pour sa gloire et ceci tend fortement à étouffer toutes critiques et à absoudre toutes fautes.

De toute façon et en dépit de l'éventuelle difficulté d'une telle mise en vigueur, que les amateurs reconnaissent la priorité d'une profession ou d'une scolarité sur l'entraînement sportif et la compétition et qu'ils admettent des limites au temps d'entraînement comme aux récompenses matérielles simplifierait et arrangerait en soi bien des choses.

